

Revue Sur Zone n° 20
(Poezibao)

Raphaële George

Feuilles éparses

numéro 20 / juin 2015

Raphaële George

Feuilles éparses





Raphaële George à Bruxelles (1981/1982)

Raphaële George (de son vrai nom Ghislaine Amon), peintre et écrivain, est née le 2 avril 1951 à Paris où elle a vécu et où elle est décédée le 30 avril 1985 à l'Hôpital St. Louis à l'âge de trente-quatre ans.



sans date

Je décidais enfin de t'écrire, d'accéder à la confiance. Je me disais, en écoutant Bach, que dans l'écriture, il se cachait une autre écriture à découvrir. Et de faire effort pour toucher une évocation de tes contours, je trouverai probablement là l'esquisse de ce qui retient les mouvements de toutes ces morts qui crient au-dedans et nous réveillent la nuit en plein milieu de nos cauchemars. Ma solitude avait ses compagnons nichés entre les minces parois d'air, situées entre mes dents, et au moment où je voulais parler, c'est alors que je me taisais. Pour te convoquer, il fallait en somme aussi imaginer que tu ne bougerais pas du lieu où je te figeais. La confiance était donc maintenue aux frontières d'une solitude que ta présence ne devait jamais déshonorer ; or il suffisait que tu bouges, d'un déplacement presque imperceptible, pour que la certitude de l'échange s'évanouisse et revienne à s'accommoder des seules particularités que nous donnent le mobilier où toutes nos intentions sont contenues dès le moment où nous désertons la pièce, acceptant ainsi que tout s'affaisse dans le sommeil.

Nous avons des ventres sourds et muets et ils nous livraient à l'indifférence de notre image. Je dus convenir du soulèvement des feuilles et de l'usure du temps pour recevoir en plein cœur cet amour qui tenait en ces mots : *la preuve est faite, ils ont vécu et notre présence aujourd'hui les a rendus nécessaires.* Notre haine venait peut-être de ce que tout se répète, or il fallait accepter que le jour ne soit légal que de lui-même.



sans date

Entrons dans l'indifférence de l'écriture, et parlons enfin à cœur ouvert, que rien ni personne ne puisse nous arrêter, ni le sens des mots, ni la plaie ouverte qui saigne dans le silence des voix quand une seule s'est éteinte, accroupie en moi dans une région où je ne tiens plus à l'entendre, descendue vers le premier rocher sur lequel s'étaient agrippées des mains. Et ces mains désormais couvrent les miennes. Pour me connaître, il faudrait un alcool terrifiant pour soulever ces lourdes mains grasses de l'existence, et dessous trouver les miennes. De notre vivant échapper à la ruine et ne pas se promener que dans l'amour des livres pour maintenir notre oubli, masquer cette impuissance qui nous sait en ce lieu où toute chose un jour tombe. Centre

de la chute. Accomplissement de soi par désintégrations successives. Et les arbres devant les maisons pour nous cacher des autres ; et des herbes sauvages, venues là malgré notre hasard, des herbes mauvaises pareilles à la cigüe de nos jeux dont nous ne saurons jamais la limite de la course. Si je pense à toi, saurai-je jamais si cela ne tient pas lieu de meurtre ? Là, tous les jeux sont possibles, de l'étreinte au saisissement de la glaise froide jetée sur nos corps froids abandonnés au monde quand notre souffle n'est plus qu'un gaz qui rejette l'irruption de terre vers des paysages neufs sur quoi continuent de naviguer l'inconnu.

Des pas toujours – des hommes peut-être ? Des lèvres tout contre par absorption de vapeur mal comprise lorsqu'un œil toujours grand ouvert serrait nos bouches retenues dans cette tombe qui par avance, dès le premier souffle, tient retenu notre élan amoureux. On ne sait plus s'aimer, mais il y avait beaucoup de corps ici, avant de saisir le sens des odeurs.



Quart de feuille sans date, 1980 ?

En regardant l'océan, je sens toute la tragédie qui me sépare de lui et m'oblige à me taire. Je suis l'horizon le plus loin possible, je voudrais égaler ce silence marin, mais je se sens en moi comme des haches coupantes. Je pense à ce qu'on m'a dit de mon enfance et je m' imagine nue, je cours sans m'essouffler, animée par des cris qui ne m'étouffent pas. Je me vois comme par miracle égaler le large.



fin 1980 ?

Le vent tout à coup a changé. Il passe sur notre terre avec une force soutenue, comme s'il voulait obliger la nuit à durer toujours. Et je cherche à rassembler mes idées dans le vacarme et l'absence, cherchant en elles une durable lueur comme dans le souffle du ciel le souvenir de la pluie qui n'est pas tombée. J'apprends à approfondir l'angoisse et la douleur.

Que le désespoir trouve, dans celui qu'il atteint, de quoi oublier les causes de sa venue. Comme tu es seule avec ta vie, tu ne veux pas maudire ce qui aura contribué à l'approcher de toi.

Ma vie ne s'incorpore pas assez étroitement aux faits dont elle est tissée. Je n'ai plus qu'à écrire avec joie un œuvre de fin du monde. La prophétie, qui a sculpté mes vingt ans, se confirme terriblement à l'âge mûr. Dans ma rencontre avec les faits, toute ma vie est comprise. Je veux alors que ma vie soit le salaire de ma pensée... Ainsi, à la lueur du vrai, sera-t-elle un souffle d'amour. Détruite, arrachée à moi-même, je pense afin de continuer à être. Comme si l'utilité de mon œuvre était à démontrer quand je ne connais que le scandale de ma survie...



© Jean-Louis Giovannoni

Ce journal a été écrit sur des feuilles volantes au cours de l'année 1980, au moment où *Raphaële George* s'installait dans son atelier 62, rue de Montreuil 75011 Paris.

Le dessin de couverture est de *Ghislaine Amon* d'après une gravure de *Gustave Doré*. Ce dessin a été reproduit sur la couverture du numéro des *Cahiers du double* consacré à *L'autobiographie*, 1981.

Bibliographie



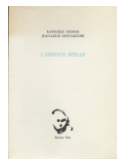
Le petit vélo beige, collection *Jean-Luc Maxence*, Éditions de l'Athanor, 1977. (Épuisé)



Les Nuits échangées, suivi de *l'Éloge de la Fatigue* », préfacé par *Pierre Bettencourt*, avec pour tirage de tête : une photo de l'auteur par *Morhor*. (3 éditions successives), collection *Terre de poésie*, Éditions Lettres Vives, avril 1985.



Psaumes de silence, suivi de *Journal* collection *Terre de poésie*, Éditions Lettres Vives, 1986.



L'Absence réelle, en collaboration avec Jean-Louis Giovannoni, (tirage de tête : un portrait original de Joë Bousquet peint par Ghislaine Amon), Éditions Unes, 1986.



Lettre suit, direction littéraire Jean Gabriel Cosculluela, (années 1980-1990), coédition Jacques Brémond & l'Atelier des Grammes, 1986.



Le petit vélo beige, (réédition), avec une préface de Jean-Louis Giovannoni, collection *entre 4 yeux*, Éditions Lettres Vives, 1993.



Double intérieur (inédits) précédé de la réédition de *L'Absence réelle*, préface de Jean-Louis Giovannoni, (avec des reproductions de portraits de Joë Bousquet peints par Ghislaine Amon), collection *Terre de poésie*, Éditions Lettres Vives, avril 2014.

Nouveau

Un site, consacré à l'œuvre littéraire et picturale de Raphaële George, a été créé en novembre 2014 :

<http://www.raphaelegeorge.fr/>